

Gaudeamus igitur

(suite et fin)

QUELLE MENTALITÉ!

On attendait Monsieur Neiers. Le professeur de latin était monté d'un cran avec ses élèves, s'efforçait à peine d'aménager le régime de ses interrogations fractionnées, et d'élever le niveau de son enseignement. Il ne devait jamais le débarrasser de ce fond livresque, mécanique qui avait si bien réussi, dans les classes inférieures, à inculquer les rudiments de base aux cerveaux les plus rebutés. Mais Monsieur Neiers était absent, retenu au lit par une forte grippe, et l'appariteur venait de passer en coup de vent, un peu affolé, pour demander à cette classe de troisième de rester tranquille, un moment encore, un surveillant allait être dépêché dès que possible.

Des élèves quittaient leur place pour rejoindre un camarade placé un peu plus loin, de petits groupes se formaient et les conversations se développaient dans un brouhaha sympathique, sans que ces garçons livrés à eux-mêmes abusent vraiment de ces instants de liberté.

Jean avait retrouvé Fernand qui se tenait près de la fenêtre, en face de la chaire vacante, et après quelques hésitations Georges, son fidèle voisin de classe s'était décidé à son tour à abandonner sa place pour les rejoindre. Les trois garçons échangeaient quelques souvenirs des grandes vacances encore toutes proches, comparant des expériences voisines dans leur diversité. «Jabo» était allé chez un de ses frères qui habitait dans le nord du pays, à la campagne; il y avait passé plusieurs semaines, à rayonner à bicyclette dans les environs par les collines et les forêts. Fernand avait accompagné ses parents à la montagne, en Suisse,

Note de l'auteur: Dans la 1^{re} partie, j'ai attribué à Gerhard Hauptmann le roman «Der Tunnel» de Bernhard Kellermann. Rendons à César . . . !

il y avait fait quelques excursions, joué au tennis et s'était baigné dans l'eau plutôt froide de la piscine. Jean était allé chez ses grands-parents en Dordogne. Lui aussi avait beaucoup joué au tennis chez des amis, et il s'était baigné à peu près tous les jours dans la rivière.

Assis au premier rang derrière les trois garçons qui se tenaient debout près de la fenêtre, le grand Herkenrath les avait écoutés en silence. Très brun, les cheveux noirs plantés bas sur le front et les yeux marron profondément enfoncés, l'aîné de près de deux ans de la plupart de ses camarades, il occupait dans la classe une place un peu à part. Parmi ses condisciples, certains voyaient devant eux leur voie déjà toute tracée: tel fils de dentiste entendait succéder à son père, tel autre espérait mettre à profit ses connaissances pour agrandir et développer le commerce familial. Bon nombre de leurs camarades se présenteraient aux concours qu'ils pourraient aborder une fois qu'ils auraient passé leur examen de maturité, ils deviendraient des employés aux chemins de fer ou des fonctionnaires dans les différentes administrations. D'autres espéraient poursuivre leurs études, s'orienter vers quelque carrière libérale, devenir médecin, avocat, professeur. Mais Herkenrath ne se posait plus de question, depuis des années il avait la vocation. Il deviendrait prêtre. Il l'avait décidé lorsqu'il était jeune garçon, en accord avec ses parents qui étaient de modestes cultivateurs, et il était devenu un sujet de respectueuse admiration pour eux comme pour son frère et sa soeur, qui n'étaient pas loin de le considérer comme une sorte de caution pour eux-mêmes, une espèce de passeport familial pour le paradis.

De caractère austère et sérieux, lorsqu'il ne se repliait pas sur lui-même dans un recueillement que ses camarades jugeaient souvent excessif et prématuré, il ne dédaignait pas de se joindre à des conversations entamées, dont il s'efforçait de redresser insensiblement le cours s'il lui paraissait trop futile ou frivole, au risque de se voir prié plus ou moins gentiment d'attendre d'être ordonné pour entreprendre son oeuvre de missionnaire. Georges était lui-même un catholique pratiquant, il croyait comprendre mieux ce grand garçon de la campagne, à l'esprit simple empli d'une foi qui lui avait inspiré sa vocation. Il s'était tourné vers lui qui écoutait leurs propos depuis un moment: «Et toi, Herkenrath, qu'as-tu fait de tes vacances?» «Pour moi, avait répondu le garçon en souriant à demi, il y avait toujours de l'ouvrage à la ferme, qui me prenait tout le temps que je ne consacrais pas à notre petite église, puisque j'ai la chance d'être appelé à cette grande mission. .» Il songeait qu'une occasion s'offrait à lui d'entreprendre un condisciple d'une catégorie qu'il jugeait particulière, et avec lequel il n'avait pas souvent parlé vraiment: il allait pouvoir interroger David, ce protestant perdu

dans la masse de tous ses camarades catholiques, plus ou moins bon teint il est vrai. Mais il le ferait incidemment, comme si le cours de la conversation devait amener sa question. Il se tourna donc d'abord vers Fernand, pour lui demander de son air sérieux: «As-tu déjà songé à ce que tu ferais plus tard, Turk?» «Moi, répondit Fernand d'un air très convaincu et très important, je veux être président d'une grande société, avec de nombreux secrétaires et employés sous mes ordres, pour faire tout le travail à ma place!»

Herkenrath se força à un sourire indulgent, et s'adressa alors à ce «parpaillot» qui était un hérétique, après tout: «Et toi, David, quel est ton idéal?»

Jean ne pouvait demeurer en reste avec Fernand, qui avait ouvert le chemin de la facétie. Il regarda bien en face ce grand garçon un peu confit dans un sacerdoce précoce, et il lui répondit d'un seul mot lancé comme un défi: «Jouir!»

Herkenrath était interloqué, il ne s'était pas attendu à cette sorte de provocation; à ses yeux, elle avait comme une odeur de soufre, elle coupait court, définitivement, à ses velléités de ramener dans le droit chemin une brebis trop égarée. Ces protestants, tout de même. . .

UN RUMINANT

Monsieur Speller, le professeur d'allemand cette année, qui était aussi le professeur de classe, était un petit homme maigre, à la voix pointue et chantante, extraordinairement brun, moustachu et barbichu, pourvu d'un système pileux d'une vigueur propre à émousser un sabre de Tolède, qui se serait vexé, de surcroît, de voir presque les poils repousser derrière son passage. Il avait deux fils déjà étudiants l'un et l'autre, qui dépassaient leur père d'une bonne tête, mais qui étaient pourtant son exacte réplique, longs, très minces, tout aussi velus et poilus. Il arrivait à Jean de croiser l'aîné d'entre eux, beau ténébreux aux yeux sombres nichés au-dessus des pommettes et des joues que la barbe violaçait en repartant sournoisement à l'assaut du visage. Il soupirait alors en songeant à sa propre barbe blonde, encore peu fournie, dont son rasoir venait si aisément à bout, se demandant avec mauvaise foi ce qui pouvait bien paraître irrésistible, dans cette figure si âprement assaillie de cheveux et de poils, à certaine jeune fille de sa connaissance.

Les uns à la suite des autres, Monsieur Speller étudiait avec ses élèves des drames de Schiller, de Goethe, de Kleist, dont il devait imprimer à jamais dans leur esprit l'image flamboyante, un peu larmoyante parfois,

souvent passionnée et toujours admirablement sertie dans une langue riche et pure, qui déroulait ses périodes au rythme de ses vers harmonieusement scandés. Tour à tour, ils apprenaient de courts extraits de Marie Stuart, de Guillaume Tell, d'Iphigénie, du Prince de Hombourg. ., et parlant de La Pucelle d'Orléans, Monsieur Speller ne manquait jamais de rappeler de sa voix pointue qu'il n'était pas bon, pour un adolescent, d'aller s'endormir en sa compagnie.

Jean avait appris pour sa part les strophes où la jeune reine prisonnière, qui se sent condamnée, prononce ses adieux déchirants à cette vie à laquelle elle voudrait tant s'accrocher. Une fois de plus, il était frappé par ce que l'esprit humain, porté par l'inspiration du génie, pouvait mettre dans de simples paroles qui s'enchaînaient miraculeusement les unes aux autres. En quelques mots, un auteur faisait surgir du fond des âmes de ses lecteurs des sentiments d'une ampleur qui les soulevait au-dessus d'eux-mêmes, suscitait devant leurs yeux intérieures des images d'une variété, d'une richesse infinies, auxquelles leur propre sensibilité, leur imagination personnelle apportaient leur sublimation particulière. Quels étaient donc ces mots si simples, si vrais que Monsieur Johanny avait cités en chaire, au cours d'un de ses sermons inspirés dont Jean ne suivait généralement qu'approximativement et avec un ennui certain les obscurs méandres? «Am Anfang war das Wort. .» Au début était le Verbe. . Et Jean pensait qu'en vérité, les mots étaient à l'origine de toutes choses, seuls ils pouvaient exprimer tout, sans eux il n'y avait pas d'expression. Le sculpteur, le peintre, le musicien même, ne cherchaient-ils pas leur inspiration dans quelque histoire, quelque image ou quelque sentiment exprimés d'abord, créés en premier par des mots? Ecrire. . n'était-ce pas le véhicule premier de toute création?

Monsieur Speller était un végétarien convaincu, et à en juger par la minceur de son petit corps bien droit, serré dans des costumes aussi noirs que ses cheveux, sa barbe et sa moustache, il ne devait pas abuser des matières grasses, même végétales, dans l'accomodement de ses épinards, de ses choux-fleurs, de ses salsifis et de ses carottes dont il faisait son régal. Il convenait cependant avec modestie, en décrivant complaisamment à ses élèves ses étonnants menus, qu'il était loin d'avoir atteint le degré de pureté auquel parvenaient certains adeptes dans la pratique de ce mode de nutrition. Et il citait l'exemple d'un de ses amis, président admiré d'une «ligue d'amis véritables de la nature», qui s'obligeait chaque jour à la mastication et à l'ingurgitation de deux cents grammes d'herbe, de la bonne herbe de prairie qui réussissait si bien à nos amies les vaches. «Et même, ajoutait Monsieur Speller après avoir

laissé quelques instants ses auditeurs rêver à l'image d'un président à col dur, à quatre pattes dans un pré, mordant dans les pâquerettes et les boutons d'or, et même il avait pris la bonne habitude de ruminer durant sa sieste quotidienne. Je l'ai vu me montrer, à l'heure de la tisane que nous prenions ensemble, une petite boule verte qu'il avait retirée de sa bouche, dont il était en train de parachever la préparation à une bonne digestion.»

L'IRRÉPARABLE OUTRAGE

C'était la fin du premier acte; il n'y avait pas de véritable entracte, à ce moment, et dans les couloirs déserts du théâtre municipal résonnaient cependant les pas de quelques spectateurs pressés. La Comédie-Française avait délégué de Paris quelques éléments de sa troupe, venue à Luxembourg interpréter *Athalie*, dont une matinée était donnée à l'intention de toute la jeunesse studieuse de la ville. La petite salle avait été consciencieusement emplie. Par classes entières, les élèves étaient venus de l'École Industrielle et du Lycée de Jeunes Filles, tandis qu'en raison de sa plus grande proximité Monsieur le Directeur de l'Athénée avait autorisé les lycéens à se rendre directement au théâtre. Mais il y avait délégué tous ses surveillants, chargés de s'assurer qu'ils demeureraient bien dans les emplacements assignés aux garçons. Tout le pensionnat catholique qui logeait les pensionnaires de province était venu en corps constitué, encadré de ses surveillants en soutane affairés à orienter leurs ouailles, afin de les maintenir soigneusement séparés du coin de la salle qui était réservé aux filles. Celles-ci regardaient avec intérêt tous ces garçons du pensionnat qu'elles n'avaient jamais eu l'occasion de voir autrement. C'est à dessein que le «poulailler» avait été laissé inoccupé, les organisateurs ayant sans doute pressenti que les spectateurs pourraient s'y livrer à des manifestations d'admiration excessives.

C'est vers ces hauts lieux que se dirigeaient maintenant quelques garçons, après avoir réussi à tromper la vigilance du service d'ordre, et à quitter furtivement la salle du spectacle. Durant le second acte, les quelques garçons venus en avant-garde et disséminés sur les bancs étroits n'avaient penché qu'avec circonspection la tête par-dessus le garde-fou, sans la crainte de se faire reconnaître par quelque surveillant plus zélé que spectateur attentif, ils s'étaient dans l'ensemble tenus assez tranquilles. Satisfaits et même surpris de la maturité dont faisaient preuve ces quelques élèves apparemment épris de solitude, les membres du service d'ordre, durant l'entracte qui avait suivi, avaient laissé s'échapper sans grande difficulté un nombre beaucoup plus important de jeunes

spectateurs, dont le bataillon était venu occuper les bancs du poulailler reconnu par leurs camarades.

Mais ils ne devaient pas tarder à se repentir de leur esprit de tolérance, et plus d'un surveillant devait se faire sermonner le lendemain par Monsieur le Directeur de l'Athénée, qui avait bien prévu dans sa grande sagesse que cet air de liberté que l'on respirait au poulailler ne convenait pas aux lycéens. En effet, l'atmosphère qui régnait dans le théâtre avait changé complètement, comme un vent qui secoue les branches des arbres et fait tourbillonner les feuilles succède parfois brusquement au calme trompeur d'un après-midi d'été. Jusque-là, la foule assez inerte des jeunes spectateurs avait laissé se déverser sur elle le flot dense, riche mais monotone de ces alexandrins déjà étudiés plus ou moins longuement en classe, les occupants de certaines rangées plus favorisées se bornant à jeter des regards appuyés, dans la demi-obscurité complice de la salle, en direction de cette quantité de jeunes filles si proches, si inaccessibles et si apparemment inconscientes de leurs attentions. Désormais, le jeu était mené par ces occupants des hauteurs, qui dirigeaient leurs activités selon trois orientations, différentes dans leur objet mais parallèles dans la perturbation qu'elles provoquaient.

Certains des occupants du poulailler, sans doute fatigués d'écouter dans le silence le balancement des périodes que les acteurs distillaient harmonieusement et qui leur parvenaient là-haut assourdi, dans un ronronnement ouaté, s'étaient mis tout simplement à converser entre eux. Mais ils se croyaient plus loin qu'ils n'étaient en réalité de la salle plongée en bas dans le silence recueilli, et leur murmure conjugué y descendait pour faire aux déclarations des acteurs un accompagnement sonore imprévu.

Une autre fraction de ces spectateurs actifs avait décidé d'attirer vers des préoccupations moins purement intellectuelles l'attention des jeunes filles rassemblées sous leurs yeux. Confiants dans l'intérêt qu'elles ne manqueraient pas de témoigner pour une manifestation romantique de leur empressement, ils avaient découpé avec des ciseaux à ongles une multitude de petits coeurs de papier dans les programmes préalablement pliés. Penchés à l'aplomb de leur emplacement au-dessus de la rambarde, autant qu'ils le pouvaient sans risquer de passer eux-mêmes par-dessus bord, ils lâchaient sur elles comme de gros confettis leurs petits messages anonymes, qui papillonnaient légèrement en gracieuses virevoltes avant d'atterrir silencieusement dans leurs cheveux ou sur leurs genoux.

Pendant ce temps, quelques-uns de ces spectateurs agités, jugeant qu'ils ne pouvaient priver une assistance trop docilement réceptive de

leurs appréciations critiques, réagissaient en bruyants témoignages de leurs sentiments au fur et à mesure du déroulement de l'action, marquant leur approbation, leur crainte ou leur colère par des interjections passionnées qui ponctuaient la déclamation: «Oh! . . . Aaah! . . . Le vilain! . . . Hou! . . .»

En bas, cela commençait à bouger. A plusieurs reprises, certains acteurs surpris de se voir obligés de hausser le ton pour que leurs tirades portent par-dessus le murmure tombant des cintres avaient jeté vers le poulailler un regard étonné, et Monsieur le Directeur sans doute distrait de sa contemplation bienveillante et béate du jeu des acteurs avait déjà tourné la tête une fois pour tenter d'apercevoir ce qui pouvait intriguer les comédiens, à un emplacement de la salle qu'il avait recommandé de laisser vide

A leur tour, les jeunes filles éveillées de leur douce torpeur avaient senti glisser dans leurs cheveux, le long de leurs oreilles, un très léger chatouillement, avant de voir atterrir dans leur robe étalée sur leurs jambes ces papillons à la forme si évocatrice. En levant les yeux pour déceler la provenance de ces petits coeurs venus du ciel, elles avaient aperçu quelques figures hilares qui les contemplaient de là-haut, tout près du plafond du théâtre. Et comme le hasard ne fait pas toujours des choses aussi bien qu'il le devrait, un papillon mystérieusement détourné s'était trompé de robe, il était venu atterrir sur la vertueuse soutane d'un des surveillants du pensionnat, qui n'avait vraiment su que penser de ce message inaccoutumé.

C'était le moment où Athalie en scène s'apprêtait à faire le récit de son songe fameux. La comédienne qui tenait le rôle, assez réputée, mais assez chevronnée aussi, avait entamé son morceau de bravoure avec une confiance justifiée dans le succès qu'elle en escomptait. Elle n'avait pas prévu qu'un jeune spectateur trop réaliste estimerait le moment venu pour formuler à son égard une opinion un peu sévère. Avait-elle trop négligé pour elle-même devant sa table de maquillage l'emprunt de cet éclat dont se parait Jézabel, ou bien Jean jugeait-il l'outrage des ans déjà irréparable? Alors qu'elle venait de mentionner l'apparition de sa mère, il n'avait pu s'empêcher de lui crier bien fort, du haut des nues où il se croyait tout permis: «Jézabel, c'est toi!»

Cette injure, cruelle si elle n'était pas tout à fait imméritée, avait stoppé pour quelques instants la tirade d'Athalie. Dans le silence stupéfait de la salle, la voix de Monsieur le Directeur s'était fait entendre, encore incrédule, mais tout à fait indignée: «Monsieur Meyer, allez voir là-haut!»

Obéissant, le surveillant se glissait entre les fauteuils, se dirigeait vers la sortie gauche tandis qu'Athalie mal remise de sa surprise avait repris sa tirade, d'une voix qui allait heureusement s'affermissant.

Mais au poulailler, il n'y avait plus une seconde à perdre: le surveillant montait par l'escalier de gauche, il fallait tenter la sortie à droite, avant qu'il ne soit trop tard. Et ç'avait été la grande dégringolade des escaliers, les marches sautées quatre à quatre par tous ces hôtes bruyants d'un pigeonnier abandonné bien plus vite qu'il n'avait été conquis un moment plus tôt. Le surveillant parvenu dans la place l'avait trouvée déserte; déjà Monsieur le Directeur se reprochait de n'avoir pas songé à verrouiller les deux issues, mais c'était trop tard, les collégiens en fuite galopaient dans la rue. Un surveillant dépêché d'urgence dans la Grand' Rue voisine, où la jeunesse aimait tant à se promener, mais où elle devait se condamner elle-même par sa seule présence à cette heure, ne ramassa qu'un ou deux imprudents par trop naïfs. Tous les autres poursuivaient en un vaste détour leur repli stratégique, préservant pour cette fois une impunité bien peu méritée.

Et la représentation du chef-d'oeuvre avait pu se poursuivre sans autre perturbation, hors la présence de ces spectateurs indignes.

DE LA CALLIGRAPHIE

«Je ne lis pas un aussi sale torchon!» Eberlué, Jean contemplait la feuille ainsi désignée, posée devant lui sur son pupitre de la main rageuse de son professeur. A l'emplacement laissé libre entre la date et les mots «composition d'anglais», un gros chiffre griffonné à l'encre rouge, souligné deux fois, reflétait son appréciation indignée: «0», en composition de rédaction anglaise!

Monsieur Hess poursuivait la remise aux élèves des compositions corrigées, l'accompagnant parfois de brefs commentaires pour saluer un bon devoir ou critiquer une prestation insuffisante, feignant d'ignorer la perturbation que la sanction inhabituelle avait jetée dans l'esprit de Jean. C'était un homme d'une quarantaine d'années, au corps trapu et ramassé, au large cou supportant une tête plutôt carrée, avec des cheveux châains drus et courts, d'épais sourcils et un menton volontaire. C'était un excellent professeur, sachant intéresser ses élèves et s'en faire obéir, et ceux-ci pour saluer ses affinités avec l'image populaire du pays dont il enseignait la langue l'avaient surnommé «Bulli».

Jean posait son doigt sur cette note catastrophique, comme pour essayer de tâter la réalité de sa présence. Il devait bien reconnaître que

privée de cet ornement qui plaquait sur elle sa tache rouge, cette feuille emplies d'une écriture embrouillée, griffonnée, raturée et annotée d'ajouts en surcharge n'incitait vraiment pas à une lecture bienveillante un correcteur pressé par le temps, astreint à formuler en quelques minutes un jugement de valeur portant sur la forme et le fond même du devoir.

Prenant ainsi progressivement conscience de l'incorrection que représentait la remise à son professeur d'un devoir qui méritait vraiment la qualification qu'il lui avait donnée, Jean sentait le sang empourprer ses joues. Il demeurait les yeux baissés, ses réflexions allant de la confusion que lui inspirait maintenant son défaut de considération à l'évocation des conséquences d'une note aussi catastrophique. Il n'y avait que trois compositions au cours de l'année, dont celle du troisième trimestre comptait double, il est vrai: serait-il capable de rattraper au cours des deux derniers trimestres suffisamment de points pour arriver à la moyenne générale nécessaire? Ce serait un comble, pour lui qui pouvait heureusement se compter parmi les meilleurs élèves en anglais, que de se voir obligé de subir un examen de passage après les vacances! De toute manière, son classement général dans cette matière demeurerait nécessairement médiocre cette année, et en attendant il allait falloir annoncer tout de suite la mauvaise nouvelle à la maison. Justement, Jean poursuivait en ce moment ses discussions sur l'épineuse question des notes de conduite, avec son père qui persistait à ne pas vouloir la dissocier vraiment de la notation obtenue dans les différentes matières, lorsqu'il formulait une appréciation d'ensemble sur les résultats obtenus.

Or cet échange de vues n'était pas purement académique. Jean attachait beaucoup de prix à se sentir la bride sur le cou, libre de conserver dans son comportement général, y compris sa conduite à l'Athénée, une relative indépendance qui pouvait se traduire à l'occasion par des écarts de conduite mineurs, mais que ses professeurs avaient une fâcheuse propension à sanctionner. Pour que son père ne prenne pas complètement le parti de l'ennemi en approuvant systématiquement les jugements défavorables qu'ils portaient sur lui, il appartenait au fils de démontrer dans les faits qu'il était possible d'être à la fois bon élève et sujet indiscipliné.

En outre, de l'issue de ces conversations dépendait pour une fraction non négligeable l'importance de l'argent de poche que Max allouait à son fils. Des quatre aînés, Jean s'était révélé le seul susceptible ou désireux de fournir les efforts nécessaires à la poursuite d'études secondaires réelles, et son père ne voulait pas le voir risquer de gâcher

ses chances en se laissant aller à des négligences qui pourraient bien dégénérer en paresse.

Et ses yeux toujours fixés sur cette feuille que Monsieur Hess avait qualifiée de torchon et notée en conséquence, Jean se disait qu'il aurait beaucoup de mal à convaincre son père qu'il y avait là une circonstance particulière, tout à fait regrettable mais réellement exceptionnelle.

Heureusement pour lui, il devait réussir au cours des trimestres suivants d'excellentes compositions anglaises, qu'il n'est pas exclu que Monsieur Hess ait tenu à récompenser par des notes particulièrement bonnes, après avoir infligé à son élève cette leçon sévère, même si elle avait été largement méritée. Mais Jean ne devait jamais oublier ce rappel à l'ordre, et aux égards dus à autrui.

UN DÉBAT POLITIQUE?

«La France est perdue!» A peine installé sur sa chaire, Monsieur Rausch avait prononcé ces mots d'un ton dramatique, et il promenait sur son auditoire le regard de ses petits yeux gris sous ses paupières plissées, afin d'observer les réactions qu'il provoquait.

A vrai dire, elles n'atteignaient pas le degré d'intensité qu'il avait souhaité. Pour son jeune auditoire, il s'agissait après tout d'un pays voisin, certes ami mais tout de même étranger. Du reste, c'était un grand pays, qui existait depuis bien longtemps, et les élèves de «Kuëb» avaient appris à ne pas prendre au pied de la lettre les déclarations souvent emphatiques de leur professeur, qui avait peut-être pris une teinture légèrement méridionale à ses contacts si fréquents avec le Midi. Enfin, puisqu'à l'évidence Monsieur Rausch cherchait à choquer ses auditeurs, n'était-il pas de bonne guerre d'accueillir ses propos défaitistes avec une indifférence étudiée?

Mais Jean ne l'entendait pas de la même oreille, il ne pouvait laisser dire son professeur, tout francophile qu'il était, que son pays était perdu. Et comment devait-il comprendre cette petite phrase? Selon «Kuëb», la France allait-elle disparaître?

«Monsieur, dit-il à voix claire où perçait assez nettement le reproche qu'il estimait devoir exprimer, comment pouvez-vous dire cela?»

Jean était entré dans le jeu de son professeur: celui-ci n'avait pas vraiment secoué ses jeunes compatriotes, du moins avait-il provoqué une assez vive réaction chez un jeune Français. Il allait pouvoir développer sa pensée.

C'était le moment des grèves dures, et de l'expression vigoureuse des revendications qui allaient amener au pouvoir le Front Populaire, en brutale réaction à la longue période de rigueurs et de sacrifices qui avaient été imposés aux classes laborieuses. Monsieur Rausch avait fait des séjours prolongés en France, où il passait régulièrement la plupart de ses congés, il croyait connaître suffisamment ce pays pour pouvoir lui prédire qu'il allait traverser d'énormes difficultés économiques. Mais il ne se rendait pas assez compte qu'il jugeait, de l'extérieur et avec l'esprit de mesure propre à son pays, un pays différent où tous les problèmes se posaient à une autre échelle, un pays latin où les différences excessives avaient peu à peu exacerbé les esprits, un pays qui du reste n'avait guère su progresser jusqu'ici autrement qu'à coups de boutoir pour secouer les abus et excès accumulés.

«Voyez-vous, dit-il, il y a longtemps que je regarde vivre ces populations; je les ai toujours connues laborieuses, économes, ne rechignant jamais devant l'effort, même durant les périodes les plus dures, même pendant la guerre qui leur a imposé de si lourds sacrifices. Mais aujourd'hui tout est changé, on dirait que dans ce pays personne ne veut plus travailler, chacun exige pour tout de suite des avantages, des augmentations de salaires, des vacances, des richesses qu'il n'entend plus payer de sa peine. Comment voulez-vous qu'à la longue, et si riche qu'il soit, un pays puisse se maintenir dans l'oisiveté?»

Mais Monsieur Rausch n'était pas allé pointer dans les usines, avec les ouvriers que leurs salaires faisaient tout juste subsister, il n'avait pas ressenti les durs sacrifices qu'imposait l'incidence des mesures de stabilisation et de redressement financier qui avaient été décidées. Et surtout, comme il menait confortablement son existence quête de célibataire endurci, il ne ressentait pas ces besoins nouveaux que les progrès matériels faisaient naître au sein des masses défavorisées, impérieux, exigeants.

Quand à Jean, il ne savait à peu près rien de tout cela, lui aussi était enfermé dans une existence douillette, dans un pays où les inégalités étaient moins criantes, et la population peut-être plus sage, plus mesurée. Mais il allait en vacances, il savait bien tout le plaisir qu'il en retirait, il n'ignorait pas que tous les enfants n'avaient pas, quelque part en France, ces grands-parents qui les attendaient à bras ouverts, dans une grande maison au milieu d'une vaste propriété.

«Et pour quoi, demanda-t-il à son professeur, tous les enfants ne pourraient-ils partir en vacances, avec leurs parents?»

Monsieur Rausch disposait naturellement de nombreux arguments: beaucoup d'enfants étaient perpétuellement en vacances, qui vivaient à la campagne, au bon air; on ne pouvait laisser à l'abandon des récoltes à rentrer, des bêtes à soigner, pour partir en villégiature à la mer ou à la montagne; il n'y avait pas assez d'hôtels pour accueillir tout ce monde en même temps. . «Et surtout, ajoutait-il en argument décisif, de nombreuses personnes n'étaient jamais parties en vacances, elles n'en avaient même pas envie!»

«Alors pourquoi, rétorqua Jean assez vivement, pourquoi donc se mettent-ils en grève?»

Monsieur Rausch ne pouvait balayer une telle réalité, puisque justement c'était son ampleur qui avait provoqué son appréhension, ses craintes pour l'avenir de ce pays qu'il aimait. Mais il préférerait se maintenir dans des considérations économiques, où son argumentation était évidemment bien plus solide. «Ils en demandent trop, répéta-t-il en éludant une réponse difficile, le pays ne pourra supporter de pareilles ponctions.»

«Il me semble, riposta Jean qui ne pouvait ni ne voulait admettre de voir son pays condamné à disparaître, sans autre forme de procès, même s'il faisait la part de l'exagération dans les propos de son professeur, que la France en a vu d'autres, et qu'elle a survécu?»

«C'est évident, reconnut Monsieur Rausch bien volontiers; et pourtant la situation actuelle m'inquiète beaucoup.»

Un avenir tout proche allait montrer que les deux interlocuteurs avaient raison: certes, la France pourrait supporter de donner un peu plus de ses richesses à ceux qui travaillaient pour les accumuler; mais le goût généralisé de la facilité allait peser bientôt d'un grand poids au moment de l'épreuve.

DES COUPABLES

D'une allure majestueuse, Monsieur le Directeur se dirigeait vers la chaire, que s'empressait de libérer à son intention Monsieur Speller, le professeur de classe qui n'avait pas l'air autrement surpris de cette visite inattendue. A l'entrée dans la pièce du maître après Dieu de l'établissement, les élèves s'étaient tous levés pour se placer debout, à côté des bancs, dans un brouhaha peut-être excessif de jambes remuées et de chaussures frottées sur le plancher. Quelques élèves du fond de la salle se dépêchaient de faire disparaître un roman policier ou une autre lecture aussi saine, ou même certaine revue offrant aux regards les

images de dames dévoilées, sans rapport aucun avec le «Wallenstein» en cours d'étude, ou même selon toute vraisemblance avec la Pucelle d'Orléans si chère à Monsieur Speller.

Grand et plutôt mince, les cheveux blancs, le visage figé dans une expression impassible, impénétrable, Monsieur le Directeur Wagener était l'austérité faite homme. De mémoire d'élève, on ne l'avait jamais vu sourire – encore qu'un jour le professeur de géographie, «Fritz», en veine de confidences, ait raconté aux élèves d'une classe de seconde qui allaient le quitter définitivement, que Monsieur le Directeur avait daigné sourire de sa naïveté. Ce sourire avait été sa réponse lorsqu'il lui avait demandé il y avait bien longtemps, jeune professeur de géographie frais émoulu, s'il pourrait emmener une classe examiner le cours de la Pétrusse, au fond de la vallée.

Les élèves avaient une idée vague, imprécise, de l'objet de cette visite qui n'avait pas été annoncée, car des rumeurs alarmantes circulaient depuis plusieurs jours dans les cours de récréation. Ce matin Monsieur Speller avait noté sur le registre l'absence de l'élève Turk, qui n'avait pourtant pas du tout paru, la veille encore, être sur le point de tomber malade. Peut-être Jean aurait-il pu apporter sur ce sujet quelques éléments d'information, mais il avait jugé préférable de se montrer très discret dans une affaire qui le touchait de beaucoup plus près qu'il n'aurait voulu.

Monsieur le Directeur avait promené sur le visage des élèves qui lui faisaient face le regard fatigué de ses yeux éteints. D'un geste de sa main, à peine perceptible mais dont la lenteur témoignait de l'effort qu'il devait lui coûter, il avait fait se rasseoir les élèves, qui le contemplaient maintenant dans un silence vraiment à peu près complet.

«Je suis venu moi-même, prononça-t-il de sa voix neutre, sans timbre, en appuyant pourtant sur le ,moi-même' afin d'en souligner l'importance pour vous tenir au courant du résultat des travaux du Conseil de Discipline, dans sa séance d'hier.» A l'évidence, toute activité se résolvait à ses yeux en termes de travail, et des professeurs réunis pour décider du sort de quelques élèves travaillaient tout autant qu'un potache répondant à l'interrogation de ,Gummi'. «Depuis trop longtemps, avait-il repris, certains élèves que je ne nommerai pas par charité, puisque vous apprendrez sans moi à les connaître, et dont tous ne sont pas étrangers à votre classe, témoignaient par leur comportement pendant les cours, en dehors également, d'une inconduite qu'il n'était plus possible de tolérer. Et puisque les pensums, les retenues infligés par leurs professeurs trop indulgents ne réussissaient pas à les

ramener à la raison, le Conseil de Discipline a été amené à prendre à leur égard des mesures devant les empêcher de persévérer dans leur déplorable attitude.»

«Un de vos camarades d'une classe supérieure, poursuit ,Zing' après quelques instants, a été définitivement exclu de notre établissement; je ne m'étendrai pas sur un cas d'inconduite aussi grave.» Les élèves se regardaient entre eux: ils savaient qu'il s'agissait d'un élève redoublant sa première, de vingt ans passés par conséquent, qui avait ,séché' délibérément les compositions pour aller camper en compagnie d'une fille à peine plus jeune, assez corrompue pour le suivre dans cette aventure; et tout l'Athénée l'enviait.

«Plusieurs autres, poursuivait Monsieur le Directeur sans insister davantage, parmi lesquels un élève de votre classe, ont été invités à ne pas se présenter aux cours durant une semaine, à titre de dernier avertissement. Enfin, quelques autres élèves, dans le nombre desquels figure encore un de vos camarades, ont fait l'objet d'un blâme, qui constitue le dernier avertissement avant le renvoi.» «Ça y est, se disait Jean en poussant un gros soupir, c'est sûrement moi, et Papa va me passer un joli savon!»

Après avoir marqué une nouvelle pause, Monsieur le Directeur avait terminé son petit discours, de la même voix neutre, impersonnelle débitant ses phrases sévères: «Je veux croire que ces mesures seront comprises par tous, par votre classe particulièrement, dans laquelle deux éléments perturbateurs ont bien dû trouver un climat favorable à leurs accès d'indiscipline. Que chacun se le tienne pour dit: notre lycée est fait pour des élèves travailleurs et studieux, et non pour des trublions dissipés!»

Aussi majestueusement qu'il était entré, «Zing' avait réalisé sa lente sortie, tandis que les élèves commentaient à voix basse son discours, s'interrogeant sur les noms des coupables qui y étaient visés, et qu'ils ne tarderaient évidemment pas à connaître. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que Monsieur Speller parvint à reprendre, dans le silence et les occupations de chacun rétabli, ses commentaires sur l'oeuvre-fleuve de Schiller.

Pour sa part, Jean qui savait maintenant que le courrier apporterait à ses parents la notification du blâme qui lui était infligé pour sa mauvaise conduite se préparait aux remontrances qu'il allait recevoir. Heureusement que dans ce troisième trimestre ses notes dans les matières principales étaient mieux que bonnes: c'était la preuve, qu'il aurait

préférée moins flagrante, qu'il était possible d'être à la fois un bon élève, et un sujet indiscipliné.

Mais ses pensées ne s'attardaient pas très longtemps à ces préoccupations, et les interminables vicissitudes du généralissime Wallenstein aux prises avec ses armées n'accrochaient pas davantage son intérêt. Les vacances d'été allaient commencer dans quelques jours, il partirait bientôt pour le camp scout d'été au bord de la mer, en Belgique, pour rejoindre ensuite ses frères et soeur chez ses grands-parents en Dordogne. Ce programme lui convenait tout à fait, et pourtant il savait qu'il regretterait de quitter Luxembourg. Alors que voici quelques semaines seulement il se sentait dégagé, l'esprit libre de tout souci autre que celui des compositions qu'il affrontait, il ressentait maintenant au fond de lui-même le rappel constant d'une expérience nouvelle qu'il vivait, qui l'enrichissait et le déprimait tout à la fois. A la moindre occasion, au hasard de ses propres pensées, sous l'impulsion d'un interlocuteur au cours d'une conversation, à la faveur de la vision d'un endroit, d'un objet que son esprit associait inconsciemment avec elle, voici que surgissaient les images gravées dans sa mémoire, que de nouvelles visions enrichissaient de leur réalité plus récente. Mais parmi ces précieux souvenirs, qui l'exaltaient et dont il cherchait constamment à compléter ses réserves en provoquant de son mieux d'autres rencontres, nombre d'entre eux rabattaient aussi la joie de ses espérances. Ces visions étaient pourtant tout aussi belles, parfois même radieuses; mais ce n'était pas à lui que s'adressaient les sourires qu'il avait surpris, ni les éclairs brillants dans les yeux clairs, et leur intensité même, leur plénitude avait de quoi assombrir ses pensées. Il se ressaisissait alors, de toutes ses forces il s'obligeait à croire, à espérer dans le futur, dans un avenir plus favorable qui finirait par arriver.

DE LA PHYSIQUE APPLIQUÉE

A petits pas légers, un peu précieux, le professeur de physique était remonté sur toute la hauteur de la salle disposée en gradins, après s'être arrêté un instant à mi-chemin, devant le coffre à bois à côté du gros poêle éteint. C'était en septembre, il faisait encore bien beau dehors, mais la nouveauté du cours dans cette salle disposée comme une salle de spectacle atténuait les regrets de la belle liberté perdue qui affectaient les élèves de seconde comme tous les autres en cette période de rentrée.

Tout en opérant son ascension d'une allure qu'il voulait machinale, le professeur n'avait cessé d'entretenir ses élèves des fondements mêmes

de cette discipline nouvelle pour eux, parlant de l'étude des mouvements, des forces, de la masse des corps. Juché à l'extrémité supérieure de sa classe, vers laquelle ses élèves, pensant qu'il s'agissait d'une de ses manies, avaient cessé de se détourner, il avait lancé dans la travée vide une grosse bûche tenue jusque-là camouflée derrière son dos, si violemment que son effort avait été perçu dans l'accentuation d'un des mots de la phrase qu'il était en train de prononcer. A grand fracas, le lourd morceau de bois avait heurté le plancher à l'extrémité d'une marche entre les bancs occupés, dégringolant sur les étages suivants avant de heurter le mur sous le tableau noir, en faisant sursauter la plupart des élèves surpris par le tintamarre.

De toute la vitesse de ses jambes encore alertes, Monsieur Koppes avait suivi son projectile, se retournant rapidement pour savourer l'effet produit, encore visible sur le visage des jeunes gens.

«Qu'est-ce que j'ai fait?» interrogea-t-il en s'adressant à toute la classe. Dans la cour, en récréation, certains anciens maintenant en première avaient prévenu les nouveaux élèves de seconde: il ne fallait pas répondre à des questions ainsi posées à tous, puisque justement le professeur devait donner la réponse par son enseignement. Monsieur Koppes avait attendu quelques instants, promenant sur les visages tournés vers lui le regard ironique de ses yeux malicieux, en conservant soigneusement à ses traits une expression sérieuse, presque austère. Et il avait proféré sa réponse d'un ton solennel, avec il est vrai un accent assez prononcé: «J'ai fait un travail!»

Monsieur Koppes aimait dramatiser ainsi son enseignement en marquant les phases jugées importantes par des effets de surprise qu'il ménageait à ses élèves. S'il ne plaisantait pas directement avec eux, il était évident qu'il s'amusait des farces qu'il leur jouait, et lorsqu'il n'était pas obligé de les constater sous peine de laisser son cours dégénérer en parlotes ou en chahut, il fermait volontiers les yeux sur les libertés mineures que certains prenaient avec la discipline.

Lorsqu'il voulait montrer en optique les effets de la réfraction, il fermait les volets intérieurs devant les fenêtres, mettait en action son projecteur et allumait un cigare qu'il fumait avec un plaisir évident, soufflant de grandes bouffées de fumée bleue qui venaient jouer dans le pinceau de lumière. Certains élèves avaient attendu ce moment avec impatience, pour griller une cigarette dont la fumée interdite était censée se confondre avec celle du cigare didactique. Comme les fumeurs en fraude ne disposaient que de quelques instants durant lesquels leurs activités coupables pouvaient passer inaperçues, ils se dépêchaient d'en

profiter en tirant sur leur cigarette presque sans discontinuer, envoyant les nuages de leurs bouffées se joindre aux volutes du cigare dans le bas de la salle. Le professeur y promenait sa silhouette sautillante devant ses élèves, dans une sorte de brouillard odorant sans cesse renouvelé, qui prenait dans les rayons du projecteur une épaisseur et une densité presque solides. Et lorsqu'il arrivait à Monsieur Koppes dans ses déplacements de traverser de la tête le faisceau lumineux, la lumière crue le découvrait dans la fumée tourbillonnant sous la poussée des fumeurs. Elle jouait dans ses cheveux clairsemés et bouclés au sommet du crâne et lui donnait l'allure un peu fantastique d'un savant se livrant dans son laboratoire à de mystérieuses manipulations.

L'expérience terminée, Monsieur Koppes retirait les volets devant les fenêtres, son mégot de cigare encore coincé entre les lèvres, et constatant à la lumière revenue l'épaisseur des nappes encore en suspens devant le tableau noir, il se tournait vers ses élèves pour les prendre à témoin, de ses yeux malicieux, de la prouesse qu'il avait réalisée: «J'ai bien fumé, aujourd'hui!»

Mais l'un des participants clandestins à la tabagie aurait été bien mal avisé de prendre la bonne humeur évidente du professeur pour une invite à quelque familiarité et de se hasarder par exemple à revendiquer pour lui une partie du mérite. Il aurait été aussitôt remis vertement à sa place, bien heureux s'il n'était pas mis à la porte de la salle par Monsieur Koppes. Car celui-ci ne demandait pas mieux que de s'amuser avec ses élèves, mais il n'admettait pas que ceux-ci se permettent de s'amuser ouvertement de lui.

Parmi la machinerie quelque peu désuète utilisée par Monsieur Koppes figurait une sorte de grand disque de cuivre qu'il chargeait un des élèves de faire tourner vivement avec une manivelle, cependant qu'il démontrait l'existence de l'électricité ainsi créée en déclenchant de jolis éclairs crépitant entre deux grosses boules rapprochées. Pour montrer comment cette énergie mystérieuse et invisible se propageait à travers les corps, il faisait se constituer une chaîne de sept ou huit élèves se tenant par la main debout sur le bois isolant du plancher, le premier étreignant la grosse boule reliée à la machine, que Monsieur Koppes actionnait lui-même afin de doser la force du courant qu'il voulait faire circuler. A l'autre extrémité de la chaîne, il avait placé en face de lui l'élève Turk, à l'époque grand garçon dégingandé en pleine croissance, à qui ses dix-sept ans n'avaient pas encore fait perdre tout à fait son aspect trompeur de blond chérubin. Tournant sa manivelle en poursuivant ses explications, il approchait subitement, sans le regarder, son index du visage de

Fernand occupé à faire quelques grimaces à l'intention de Jean resté assis en spectateur, et faisait jaillir dans un claquement sec une longue étincelle de l'extrémité de la chaîne que constituait son nez impertinent, que Fernand se mettait à frotter tout surpris par le pincement de la douleur inattendue.

SALUT, PITTI!

Le professeur de français parlait des poètes parnassiens à ses élèves, dans l'ensemble insuffisamment sensibles à ses yeux à la beauté formelle des vers qu'il leur lisait. Monsieur Hansen était un homme grand, brun, les épaules toutes droites et le dos légèrement voûté, avec un visage aux traits fortement accusés, âgé d'une cinquantaine d'années. Extrêmement volubile, il débitait de sa voix outrageusement rocailleuse son français qui fleurait son terroir d'Echternach ou d'Esch-sur-Sûre, cherchant à retenir ou plutôt à récupérer l'attention bien fugace de ses élèves en coupant ses phrases de petites exclamations: «A petits pas pressés, il s'en allait, lorsque l'envahissait...Psst!...attention!...le souvenir du clapier natal...»

Dans ses explications ou ses commentaires, en général fort intéressants, il aimait prendre à témoin l'un ou l'autre de ses interlocuteurs, comme s'il poursuivait avec lui une conversation destinée à être entendue de tous. Parmi ces auditeurs qu'il privilégiait ainsi du flot de ses paroles, il était naturel qu'il ait fait figurer en bonne place Jean, forcément mieux préparé à apprécier son cours littéraire. Mais sa cible du moment, en même temps qu'elle recevait le cadeau de sa conversation familière, devait aussi affronter le redoutable assaut de ses postillons, sans pouvoir l'éviter autrement, en raison de sa position assise interdisant un véritable recul, que par des balancements latéraux du buste, qui devaient conserver une allure aussi naturelle et incontrôlée que possible.

C'était Monsieur Hansen, dit «Zepp», qui avait modifié durant toute cette année de seconde la hiérarchie dans la classification des meilleurs élèves en français, et Jean se sentait très satisfait d'avoir repris à Claude Lambotte cette première place que son éternel rival détenait de manière presque inamovible sous l'autorité de Monsieur Rausch.

Avec la richesse de son langage coloré, avec son style généreux, sa faculté d'évocation et sa puissance de visionnaire, Victor Hugo était un des grands favoris de Monsieur Hansen. Justement, on allait célébrer avec faste un anniversaire du passage du grand écrivain au château de Vianden, au nord du pays, en organisant une représentation au cours de

laquelle des élèves devaient réciter des oeuvres du poète. Monsieur Hansen avait vivement incité Jean à participer à cette représentation, et en dépit de sa profonde aversion pour toute prestation devant un public il n'avait pu faire autrement que d'accepter de réciter pour sa part une partie du poème «Napoléon II».

Il importait évidemment aux élèves sélectionnés de se montrer dignes de l'honneur qui leur était fait, et notamment d'être vêtus de manière impeccable pour la circonstance. Malheureusement, Jean qui avait bien grandi depuis sa première communion à la fin de la classe de cinquième ne mettait plus depuis longtemps son costume bleu marine dont les manches découvraient par trop ses poignets, comme le bas des pantalons ses chevilles. Sa garde-robe était fort restreinte, et si Max avait bien accepté de compléter ses tenues sport par un costume habillé, cette acquisition devait se faire seulement un mois ou deux après la date fixée pour la cérémonie. Que faire? Jean pouvait-il se récuser en expliquant à son professeur qu'il n'avait pas de quoi se vêtir correctement, ou devait-il se résigner à se présenter sur scène, en soirée, avec des pantalons de golf et une veste de tweed?

Au cours d'une récréation, Jean évoquait son embarras devant son ami Georges, qui ne pouvait rien faire pour lui: non seulement il devait lui-même paraître en scène pour réciter un poème, mais encore il était sensiblement plus grand que son ami, comme la plupart de ses condisciples. Pourtant, un camarade qui écoutait la conversation depuis un moment avait offert spontanément son assistance. C'était plutôt un ami de Georges, il était nouveau venu dans cette seconde qu'il redoublait, venant d'une autre section. «Moi, je suis à peu près de ta taille, David», disait-il, «et j'ai un costume croisé, bleu marine, que je veux bien te prêter. Tu en auras plus besoin que moi qui n'entrerai pas en scène!»

Les parents de ce garçon étaient les propriétaires de la salle où devait avoir lieu la représentation, ils la louaient régulièrement, pour des fêtes de patronage ou à l'occasion du passage d'artistes étrangers, et leur fils Pitti fort connu de tous de ce fait jouissait d'une grande popularité, en raison de son extrême gentillesse. Il était bien de la taille de Jean, mais plus nerveux, plus musclé, il le prouvait notamment par ses sauts en hauteur étonnamment souples en séance de gymnastique. Il avait le teint mat, des cheveux châains très frisés, et un sourire qui jouait presque en permanence sur ses traits mobiles. En dépit de ses efforts, il ne réussissait pas très bien dans ses études, il avait près de deux ans de plus que la moyenne de ses condisciples, mais il n'en était pas moins apprécié par tous, élèves et professeurs, pour son affabilité.

Evidemment, Jean avait accepté la proposition avec reconnaissance, et la veille de la cérémonie le jeune frère de Pitti avait sonné à la porte de la maison, apportant à domicile le costume que Jean ne pensait aller chercher que le lendemain. Dans la grande boîte de carton, au-dessus du beau complet soigneusement plié, Jean avait trouvé deux jolies cravates, une grise et une bordeaux, que Pitti avait eu la délicatesse de joindre sans y avoir fait auparavant la moindre allusion.

La représentation s'était bien déroulée, les pauvres spectateurs avaient été saturés d'alexandrins. A l'avance, Jean appréhendait ce moment où il se présenterait sur la scène, face à cet immense public qu'il devrait affronter, dont il verrait et sentirait tous les regards dirigés sur lui. Lorsque cet instant était venu et qu'il était sorti de la pénombre des coulisses, l'estomac creusé et la gorge sèche, il s'était trouvé brusquement entouré de lumière, une lueur éclatante et blonde dont les feux partant de la rampe venaient l'éblouir. En s'approchant du centre de la scène il avait voulu jeter un coup d'oeil dans la salle, se forçant à un sourire figé qui devait paraître assez niais. Mais il n'avait vu qu'un énorme gouffre noir, au delà de la barrière lumineuse, qui ne projetait sur ce trou sombre qu'un faible halo aussitôt avalé dans la nuit. Se pouvait-il que dans ces ténèbres, d'innombrables paires d'yeux soient braquées sur lui?

Arrêté au milieu de la scène, il s'était légèrement incliné vers ce néant qui lui faisait face, d'où il commençait pourtant à voir surgir des ombres, qui prenaient corps petit à petit, dans les premiers rangs, sans qu'il puisse cependant forcer son esprit à essayer de reconnaître tel ou tel spectateur. Il avait dit son titre, assez fort: «Napoléon II». Et il s'était lancé, aussi bravement qu'il le pouvait.

A la fin de sa récitation, il s'était à nouveau incliné, et le public obéissant, comme s'il n'attendait que ce signal, avait gentiment applaudi. Il n'avait pas été très enthousiaste, et Jean le comprenait doublement: les spectateurs jeunes en majorité ne pouvaient pleinement apprécier la poésie administrée à si haute dose, d'autant moins qu'il était convaincu d'avoir débité ces vers emphatiques d'une voix bien trop égale et monotone!

Le prêt du costume avait rapproché Pitti de Jean et de son entourage, il était venu jouer au ping-pong chez son ami Fernand à plusieurs reprises. Et puis un beau jour, à quelques semaines de là, il avait manqué en classe, certains camarades mieux informés disaient qu'il était subitement tombé gravement malade. Le mal était inexorable, sa progression terriblement rapide: un mois plus tard à peine, Jean

accompagnait avec sa classe tout entière, avec la troupe des scouts catholiques et de nombreux autres garçons qui étaient ses amis de tous les bords, le malheureux Pitti qui n'avait pu surmonter cette terrible maladie, au nom compliqué mais assez peu inquiétant en apparence: «le rhumatisme articulaire».

Ce garçon de vingt ans, aimé et apprécié de tous, parents, proches et amis, ce camarade souriant et affable, si complaisant, il était parti, disparu, ne laissant plus qu'au fond du coeur de tous ceux qui l'avaient connu le souvenir du sourire qui ne pourrait plus jamais illuminer son visage.

«UNE HISTOIRE CHARMANTE DANS UNE FORME PARFAITE»

On avait installé quelques chaises au fond de la classe de seconde, ses élèves priés de regagner au plus vite leurs places à la fin de la récréation attendaient dans le silence dû à la présence de Monsieur Neiers, également arrivé à l'avance, qui arpentait les travées de la classe. Les yeux baissés, les sourcils froncés, il semblait attendre de l'ensemble des garçons une réponse collective à une de ses interrogations insidieuses, et guetter avec une délectation anticipée l'instant où ils trébucheraient dans leur réponse tous ensemble, et où il pourrait humecter son crayon pour noircir de mauvaises notes un carnet tout entier.

Monsieur Neiers allait mettre sa classe et ses élèves à la disposition de quelques examinateurs, devant lesquels un jeune candidat professeur allait se présenter.

Le jury avait fait son entrée, conduit par Monsieur le Directeur aussi digne et compassé que s'il menait une colonne d'élèves punis vers une retenue méritée. Il y avait deux professeurs de l'Athénée que les élèves de cette seconde ne connaissaient que de vue, et deux autres examinateurs en soutane, qui devaient enseigner dans un séminaire ou un pensionnat religieux. Séparés de leurs collègues laïcs par une distance judicieusement mesurée, leurs yeux dirigés bien droit vers une vision sereine et lointaine, les deux ecclésiastiques glissaient leur corps également replet sous la confortable soutane, de leur démarche inimitable de spécialistes des quiètes promenades dans les jardins des presbytères, des allées et venues discrètement affairées devant l'autel et des lents cheminements en cortèges.

Dans un bruit de chaises remuées, le jury s'était installé au fond des travées, Monsieur le Directeur entouré de ses deux collègues dans l'une,

et les dignes membres du clergé dans l'autre. Le candidat professeur avait pénétré dans la salle, Monsieur Neiers s'était porté à sa rencontre pour l'accueillir, il l'avait accompagné jusqu'à la chaire où il lui avait en quelque sorte confié la garde des élèves dont il avait la charge. Il avait rejoint ensuite le groupe de ses collègues au fond de la salle.

Comme ses camarades, Jean examinait avec curiosité le futur professeur. Lui aussi était un ecclésiastique, jeune homme élancé à la taille bien prise dans le long uniforme noir. Tout en rangeant devant lui un livre ouvert à une page marquée d'un signet, et en étalant quelques notes, il jetait sur son auditoire des regards attentifs, laissant un instant ses yeux fixés sur chaque visage tourné vers lui, comme pour allumer à l'intérieur de chacun l'intérêt qu'il allait s'efforcer ensuite de captiver et de conserver.

«Aujourd'hui», commença-t-il son cours d'une voix claire, «nous allons lire ensemble une ode d'Horace, et j'ai choisi pour vous une de ses histoires champêtres, dans lesquelles le poète sait si bien évoquer le charme des visions rustiques et familières.» Le ton était simple, comme celui d'une conversation entre amis, ou mieux encore comme celui d'un conteur se préparant à narrer une belle histoire. Pourtant l'annonce du contenu de la leçon avait un peu inquiété, déçu peut-être nombre d'élèves. Ils n'avaient abordé jusqu'ici qu'assez rarement des poèmes d'Horace, parfois pour s'efforcer d'en traduire un extrait à titre de version, et ils en conservaient surtout le souvenir des efforts laborieux, souvent mal payés en retour, qu'ils avaient faits pour décortiquer ces vers si bien balancés, qui gardaient trop souvent leur secret bien caché sous la forme brillante. Et voici que ce candidat parlait de «lire ensemble» un pareil casse-tête . . . Ils n'allaient pas être à la fête!

Pourtant cette lecture avait été un pur enchantement. Le jeune professeur n'avait pas demandé à ses élèves de fournir pour la découverte de l'ode choisie des efforts personnels de traduction, tel n'était pas l'objet de son cours. Il avait voulu que ces jeunes gens soient mis en mesure de goûter le charme et la poésie de l'oeuvre qu'il leur présentait comme s'ils avaient lu eux-mêmes quelque poème allemand ou français. Une à une, il reprenait les phrases après les avoir lues, il les reconstruisait dans leur enchaînement grammatical, il donnait le sens de quelque vocable inusité, et la signification jaillissait brusquement, évidente et lumineuse. Phrase après phrase, il reprenait alors les vers que chacune contenait, faisant ressortir les images poétiques, les beautés cachées dans presque chaque groupe de mots artistement assemblés, comme le pinceau d'un fin projecteur aurait fait scintiller l'une après l'autre les précieuses pierreries de quelque joyau qu'il tirait de l'ombre.

Parvenu à la fin de la traduction et des explications qui l'avaient accompagnée, il avait relu l'ode tout entière, utilisant de l'accentuation des mots et du rythme des vers juste ce qu'il fallait pour compléter et enrichir leur signification, comme l'auteur l'avait voulu. Tous les élèves, même ceux que Monsieur Neiers considérait comme fermés à jamais aux mystères de la syntaxe, même ceux qui n'éprouvaient pour la poésie qu'un intérêt limité, tous sans exception avaient suivi sa leçon sans ressentir le moindre ennui. Maintenant, en écoutant sa lecture latine, ils avaient l'impression d'entrer avec lui dans un jardin secret, un endroit inexploré qu'ils n'auraient jamais tenté de découvrir, et dans lequel ils se sentaient désormais chez eux, avec le poète, avec le jeune professeur et grâce à lui.

Sa lecture terminée, le jeune prêtre leva à nouveau les yeux sur ses auditeurs, et leur dit en guise de conclusion: «Je serais heureux si j'avais su vous faire partager mon admiration pour ce grand poète, dont nous venons d'apprécier ensemble une des oeuvres: une histoire charmante, dans une forme parfaite.»

Dès avant la fin de la leçon, Jean avait décidé qu'il témoignerait sa satisfaction et sa gratitude au jeune professeur, et ce malgré la présence de Monsieur le Directeur, et quoi qu'il doive en penser. Sitôt terminée la conclusion du jeune prêtre, il battit vivement des mains, suivi par un grand nombre de ses camarades; ces applaudissements nourris, qui avaient fait froncer les sourcils de Monsieur le Directeur, étaient le verdict des élèves, devant celui que les examinateurs allaient formuler officiellement.

Le jeune prêtre avait levé la main en souriant, pour calmer ces manifestations inhabituelles dans une classe. Et tandis que Monsieur le Directeur, Monsieur Neiers et les membres du jury prenaient cérémonieusement congé les uns des autres, Jean songeait que ce jeune prêtre ferait certainement un remarquable professeur, lui qui mettait dans son enseignement autant de coeur, de sincérité et d'enthousiasme. Manifestement, il pouvait se compter parmi les hommes assez heureux pour avoir trouvé leur voie, qu'ils n'avaient plus qu'à poursuivre, dans le chemin qu'ils s'étaient tracé, pour s'y accomplir. Mais quel feu intérieur, quelle foi les animait, qui leur donnait cette confiance et cette certitude? Comment avaient-ils découvert ce secret essentiel pour la réussite d'une vie?

«STUDENTEN»

Un groupe de lycéens de seconde et de première de l'année précédente avait fondé le CEL, une petite association estudiantine: le

Club des Etudiants Luxembourgeois. Elle était ouverte à tous les lycéens, et elle se proposait d'organiser avec eux des rencontres, de petites excursions parmi lesquelles figuraient des visites de brasseries fort appréciées, et également des matinées dansantes où les lycéennes étaient conviées. L'association avait encore des prétentions littéraires, et elle avait réussi à sortir plusieurs numéros d'une petite revue bilingue, «Studenten», comportant des articles rédigés en allemand et en français par les collégiens eux-mêmes.

Cette dernière entreprise était la plus difficile, la plus méritoire aussi. Il fallait d'abord réunir les fonds nécessaires pour payer les frais de la publication, et seul le fait que le père de son président-fondateur était un commerçant aisé et connu avait rendu possible la collecte auprès des principaux commerçants de la ville de petites annonces à faire paraître dans la revue, dont le rendement publicitaire n'était évidemment pas bien grand. Il fallait ensuite rassembler des articles qui constitueraient précisément le contenu de la revue, tâche bien ingrate en raison du peu d'intérêt témoigné par la plupart des lycéens pour la rédaction. Mais le président Georges était animé d'un bel enthousiasme, il avait trouvé quelques amateurs, parmi lesquels Jean qui avait pris plaisir à rédiger différents articles pour cette revue. Comme il se devait, lors de sa parution, un numéro en était adressé aux «confrères», les journaux quotidiens du pays, et l'un de ceux-ci avait fait paraître une critique assez vive, invitant notamment avec lourdeur ces potaches à garder leurs ardeurs littéraires pour un plus judicieux emploi dans leurs études. Toute l'équipe de la rédaction avait été indignée, et Jean avait essayé de tremper sa plume dans du vitriol pour faire au nom de «Studenten» une réponse cinglante, dans un éditorial intitulé «On nous attaque!». La fin de ce petit morceau de bravoure était du reste beaucoup plus débonnaire, et Jean essayait d'y montrer qu'après tout ces lycéens ne faisaient de mal à personne, que leur manière de se distraire en valait bien d'autres, et il terminait en demandant simplement qu'on les laisse continuer à s'amuser.

En arrivant en première aux approches de l'examen, le président du CEL avait voulu passer la main à un successeur, et il avait réussi à convaincre Jean d'accepter de le remplacer. Cette charge honorifique représentait surtout un gros surcroît de travail: un grand nombre de démarches qu'il fallait entreprendre, de minutieux préparatifs pour les réunions et les sorties, la composition, la rédaction et la publication de la revue. Jean qui avait déjà ses loisirs bien occupés par ses activités au sein de la troupe des scouts et qui ne voulait pas compromettre ses chances

de demeurer un élève honorablement classé, n'avait réellement plus beaucoup de temps pour flâner.

Il en trouvait pourtant, il le fallait absolument, pour continuer sa quête, toujours bien timide et discrète, de certaines rencontres provoquées qui lui permettaient tout juste, au cours de rares et hâtifs croisements, de lancer quelques regards qu'il osait à peine appuyer, et dont il ignorait s'ils étaient perçus par leur destinataire. Il avait aussi participé à la préparation du thé dansant annuel du CEL au Casino, heureusement aidé par ses collègues du comité et quelques membres dévoués. Quelques jours avant la date fixée, il s'agissait de lancer les invitations, surtout au plus grand nombre possible de jeunes filles, et chaque garçon apportait sa contribution avec les noms de celles qu'il connaissait. Naturellement, Jean avait fait figurer sur sa liste, assez maigre par ailleurs, celle qui occupait si souvent ses pensées. Alors qu'il était en train d'en calligraphier avec soin le nom repéré en passant avec l'adresse, l'ancien président Georges venu apporter le concours de ses listes assez bien fournies s'était penché par-dessus son épaule, surpris de le voir écrire aussi lentement alors qu'il était d'ordinaire plutôt pressé: «Main non! lui dit-il, ce n'est pas son nom, seule l'adresse est bonne! Du reste, je lui ai envoyé une invitation, regarde .. ». Ayant apprécié son erreur, Jean avait regardé son enveloppe, avec la belle adresse écrite de sa main; il avait glissé l'invitation dans la poche de sa veste, et le soir même il la porta directement à la poste: ainsi elle recevrait deux invitations, dont l'une viendrait de lui.

L'ATTENTAT

Très vite, la classe de première avait été marquée par l'empreinte de la grande épreuve qui allait la clôturer: l'examen de maturité, qui délivrerait aux élèves qui le réussiraient sinon un brevet de sagesse qu'en dépit de son nom trop prometteur il ne pouvait décerner, du moins le droit d'accès aux concours d'entrée dans les administrations, et le passeport obligatoire pour aller à l'université.

Cette année-là, les compositions trimestrielles revêtaient beaucoup moins d'importance parce que leurs résultats s'effaçaient devant le verdict global, sans appel, de l'examen de fin d'études secondaires. Elles avaient par contre une très grande utilité aux yeux des élèves comme des professeurs, qui les considéraient comme des exercices préparatoires dont les notes qu'y obtiendraient les élèves étaient une indication précieuse sur leurs chances pour l'ultime épreuve.

Dans les rapports entre professeurs et élèves s'était progressivement instauré un fructueux esprit d'équipe, les enseignants qui suivaient leurs élèves souvent depuis plusieurs années ayant à coeur de faire avec eux le meilleur résultat possible en n'enregistrant que le minimum d'échecs, et les lycéens renonçant à une bonne partie de leurs manifestations intempestives d'indépendance pour mieux profiter de cette dernière année de préparation.

Evidemment, les tempéraments, les caractères de chacun n'avaient pas été annihilés, oblitérés par cette salutaire émulation; Fernand, Jean et quelques autres défenseurs convaincus de la fantaisie n'avaient pu se transformer radicalement en modèles d'assiduité et de bonne tenue. A différentes reprises, Monsieur le Directeur avait rappelé à l'un ou à l'autre qu'il convenait de se trouver en classe, à sa place, avant l'arrivée des professeurs, qu'il était malséant de fumer ostensiblement la cigarette ou même la pipe devant la porte encore fermée de l'Athénée, que les récréations n'étaient pas faites pour s'égailler hors de la cour de l'établissement afin de vider un demi au comptoir d'un des cafés de la Place Guillaume, et même que marcher en récréation, à cinq pas derrière un professeur et de sa même allure compassée en singeant chacun de ses gestes n'était pas une preuve de capacité supérieure, et en tout cas ne saurait être plus longtemps toléré.

Mais somme toute, il s'agissait là d'incartades mineures, et en dépit de son ton sévère, même Monsieur le Directeur qui savait bien que ses élèves de première ne poursuivaient au fond réellement que le but de réussir leur examen, même lui n'avait pas jugé utile de sévir contre aucun d'entre eux pendant cette année.

C'était du reste d'un tout autre côté que l'événement était venu frapper à la porte de la vénérable maison, marquant ses annales d'une grande tache noire du côté de l'autorité, et d'une sorte d'allégresse rentrée et de secrète fierté collective du côté de la masse des élèves. D'année en année et de bouche à oreille, ces derniers devaient se transmettre le grand secret pour la postérité, mais jamais ils ne devaient le divulguer. Quoi qu'il en soit de la fidélité de cette transmission orale, elle était la seule base d'après laquelle une tentative de reconstitution historique était possible: le fait s'était passé sans témoins, à part les victimes qui n'avaient jamais voulu parler.

Il y avait longtemps que Monsieur le Directeur caressait ce projet: rassembler autour de lui ses collègues, ses collaborateurs, toute cette vaste fraternité de la science magistrale liguée pour faire pièce à l'ignorance de la jeunesse, et pouvoir conserver de cette réunion un

souvenir durable, sous la forme d'un portrait de la grande famille que chacun de ses membres pourrait emporter, conserver en bonne place chez lui comme un précieux souvenir. Ce projet était difficile à réaliser, dans la mesure où il fallait rassembler en même temps tout le corps enseignant, à un endroit commode d'accès pour chacun. Il fallait donc organiser cette réunion durant un des deux après-midi libres du mardi ou du jeudi, à l'Athénée même qui était bien le cadre qui convenait. Pour consoler ses collègues d'avoir à sacrifier quelques heures de leur liberté, Monsieur le Directeur avait décidé de leur offrir un vin d'honneur, dans la salle des professeurs, lorsque l'opération aurait été menée à bien.

Tous les préparatifs s'étaient déroulés dans le plus grand secret vis-à-vis des élèves à qui il était inutile de souffler l'idée de quelque participation intempestive, et à l'heure convenue, par un bel après-midi d'octobre, surveillants et professeurs dans leurs plus beaux atours se dirigeaient tranquillement en devisant vers la cour intérieure de l'Athénée, entourant Monsieur le Directeur d'excellente humeur, qui avait peut-être fait devant sa glace à la maison quelques essais de sourire en prévision de la photographie. Au centre de la cour, le photographe les attendait depuis un bon moment déjà, avec son trépied installé supportant sa grosse boîte magique recouverte d'une pièce de drap noir.

Tout ému à l'idée de voir aboutir ce projet caressé de longue date, Monsieur le Directeur expliquait à ses chers collègues comment il désirait se voir entouré d'abord des plus anciens, puis en élargissant l'assemblée en groupant tout son monde par ordre d'ancienneté, les plus jeunes se trouvant ainsi placés à la périphérie. Le hasard avait-il voulu apporter sa contribution à la meilleure réussite? Par déférence pour leur directeur, les professeurs avaient tenu à revêtir une tenue stricte, de couleur noire, marine ou anthracite. Seul Monsieur le Directeur avait voulu faire honneur à la belle journée d'automne et il s'était permis la fantaisie de venir habillé d'un coquet complet gris clair; maintenant, il était très satisfait à l'idée que sa personne ressortirait parfaitement sur la photographie, silhouette claire entourée de la tache sombre de ses collaborateurs.

Affairé, le photographe avait mis la dernière main à la bonne disposition du groupe, resserrant les ailes pour assurer leur bonne figuration sur la photographie, déplaçant légèrement quelques personnes au centre pour harmoniser leur taille. Déjà, il avait ressorti la tête de sa cachette sous le drap noir et vérifié le cadrage de son appareil, il avait glissé la plaque vierge dans la rainure, et il se tenait debout à côté de son trépied, les yeux fixés sur le groupe immobile, la poire de caoutchouc

dans la main, prêt à déclencher l'obturateur. Son regard plongé dans le petit trou noir en face de lui, dans cette caisse qui allait enregistrer le cher souvenir, Monsieur le Directeur écartait doucement les commissures de ses lèvres, dans une tentative de sourire crispé.

Et puis une ombre avait bougé, au-dessus du mur d'enceinte qui séparait la cour de la rue, de sa rassurante hauteur de plus de trois mètres. Un bras nerveux brandit un objet sombre, le projeta violemment en direction du groupe. Une sorte de léger chuintement l'accompagnait dans sa trajectoire diaboliquement calculée, et tandis qu'il finissait de rouler pour s'arrêter au centre du groupe figé, à deux pas du Directeur, les spectateurs avaient eu le temps de distinguer un petit jet de fumée qui s'échappait en sifflant d'une sorte de câble . . . une mèche!

Les plus avisés parmi les assistants avaient pressenti qu'il allait y avoir une explosion, mais la violente déflagration suivit immédiatement, alors qu'ils avaient à peine entamé leur mouvement de recul.

C'était un très gros pétard qui venait d'éclater, un de ceux qui font l'enchantement des amateurs de sensations les jours de grande fête populaire, et la détonation si proche et si brutale avait jeté la panique dans le groupe de ces pacifiques professeurs. Etourdis par le bruit de l'explosion, effrayés aussi par le violent jet de flammes qui avait accompagné l'éclatement, ils se regardaient les uns les autres, agitant les bras, s'écartant le plus vite possible de cet endroit où le danger était passé, où il pouvait revenir encore. C'était une grande débâcle, une déroute à peu près générale de toute l'assemblée, et Monsieur le Directeur n'était pas le dernier à opérer un repli stratégique qui faisait passer le souci de l'efficacité avant celui d'une dignité compromise.

Dans l'affolement général, aucune des victimes de l'attentat – toutes du reste parfaitement indemnes – n'avait songé à porter ses regards sur le mur de l'enceinte; elles auraient pu apercevoir, l'espace de deux secondes encore, la silhouette maintenant immobile, elles auraient peut-être distingué des cheveux bouclés blonds avec des reflets cuivrés, un éclair de soleil dans des lunettes, un sourire ironique et triomphant sur des lèvres entrouvertes . . . Mais personne ne l'avait vue, cette silhouette qui avait disparu derrière le mur, personne n'avait écouté le bruit de rapides foulées qui s'éloignaient.

Il avait fallu un certain temps à tous ces professeurs dispersés pour reprendre leurs esprits, pour comprendre tout à fait ce qui leur était arrivé. Agités, la voix excitée après coup par l'émotion ressentie, ils échangeaient leurs impressions, satisfaits de constater qu'il n'y avait eu aucun dégât, et comprenant progressivement que cette explosion dont

la violence les avait surpris en raison de sa proximité n'avait finalement été que celle d'un gros pétard . . .

De photographie, il ne pouvait toutefois plus être question ce jour-là, le projet devait être remis, on verrait cela, à une date ultérieure. L'histoire ne dit pas si Monsieur le Directeur, se remettant de son émotion, avait malgré tout offert son vin d'honneur à ses collègues, qui en avaient assurément grand besoin.

Durant quelques jours, une version tout à fait incontrôlée des faits avait circulé parmi les élèves qu'une mystérieuse rumeur avait tous, immédiatement, mis au courant du glorieux événement. On prétendait que dans sa surprise, ou même sa peur éprouvée après la détonation, le photographe avait serré convulsivement la poire qu'il tenait à la main, et que son appareil prêt à fonctionner avait pris sur le vif un instantané de la grande déroute professorale. Mais personne, jamais, n'avait été capable de produire à l'appui de cette version improbable, une épreuve de cette hypothétique photographie, soit que le photographe en ait délibérément détruit la plaque, soit qu'elle n'ait jamais été prise, ce qui était bien plus vraisemblable.

Mais telle quelle, sans autre preuve que le récit que les collégiens colportaient entre eux, et tout de même aussi celle de la terre encore noircie de poudre au centre de la cour, à l'endroit de l'explosion, l'histoire avait fait le sujet de conversations enthousiastes et passionnées dans bien des récréations. Ce «Coup du pétard», comme on l'appelait, il sentait la poudre, l'attentat, c'était presque un fait de guerre. Bien sûr, l'auteur en était inconnu, il s'était bien gardé de se nommer, c'était évident. Mais on savait que ce devait être un étudiant, qu'il avait été lui-même en première voici deux ans, qu'il allait repartir bientôt pour l'université, qu'il reviendrait passer son examen en fin d'année, devant ces professeurs, on savait . . . mais chut! On ne devait savoir qu'une chose: il était devenu une sorte de Zorro de l'Athénée*.

Beaucoup plus que l'action elle-même, dont il n'appréciait qu'à demi le caractère un peu brutal et peut-être trop agressif, Jean admirait la personnalité que son auteur avait mise en évidence. Il avait choisi une intervention importante, impliquant des risques délibérément assumés, attestant la force de sa volonté. Il avait voulu frapper isolément, et cette action individuelle démontrait son tempérament indépendant. Pour le réussir aussi parfaitement, il avait dû préparer son coup minutieusement,

* Note de l'auteur: On peut bien le désigner maintenant, ce héros demeuré si longtemps inconnu: il s'agissait de Pierre Knaff.

prévoir toutes les éventualités afin de surmonter tous les obstacles qui pourraient surgir. Et dans l'action même il avait montré sa maîtrise, son esprit de décision, son sang-froid . . .

Certes, Jean admirait ce jeune homme qui réunissait toutes ces qualités, il l'admirait d'autant plus qu'en outre il le savait beau, séduisant: n'est-ce pas à lui que s'adressaient les regards, les sourires que Jean aurait voulu pouvoir espérer pour lui-même, un jour. «Je l'admire, s'avouait-il en soupirant, et je sais bien que j'en suis jaloux. . .»

LA PERSONNALITÉ?

«Je vais vous donner un sujet de dissertation, vous le traiterez à la maison et vous prendrez votre temps: vous me rendrez votre devoir dans quinze jours.» Monsieur Kratzenberg, le professeur d'allemand de quatrième que ses élèves avaient retrouvé en première, s'était arrêté dans sa promenade à travers la classe, son regard levé perdu dans un de ses lointains horizons. «La vie provoque un amoindrissement du 'moi', avait-il dicté lentement. Que dois-je faire pour pallier cet amoindrissement?»

La plupart des élèves avaient levé les yeux au ciel, en entendant ces paroles sentencieuses: où donc «Dammi» allait-il chercher ses sujets?

Jean n'avait rien dit, il lui semblait sentir sous la phrase livresque et maladroite, pédante et comme mal digérée une vérité profonde qu'il fallait dégager: il verrait cela à la maison. Et de fait, lorsqu'il avait entamé la préparation de ce devoir, il s'était trouvé rapidement plongé au coeur d'un thème passionnant, susceptible de contenir toute une philosophie de l'existence.

D'abord, il avait essayé de formuler la question en termes moins ampoulés: «La personnalité peut-elle résister à l'implacable érosion de la vie?»

Le premier point à traiter, c'était celui de la personnalité: elle était le bien le plus précieux de tout être humain, elle le marquait de sa particularité et lui conférait son originalité et sa spécificité. Mais elle ne prenait sa valeur véritable que par la conscience qu'en prenait son détenteur, par la certitude qu'il en tirait d'exister de façon distincte par rapport à tous les autres.

Cet attribut essentiel que constituait la personnalité, comment la vie pouvait-elle lui porter atteinte, l'amoindrir comme avait dit «Dammi», l'user comme préférerait s'exprimer Jean? Avec ses contraintes, ses exigences, ses servitudes, l'existence quotidienne agissait bien constam-

ment sur la personnalité, exactement comme le temps et la maladie agissaient sur le corps, et l'amenaient à sa perte. Il y avait la force de l'habitude, les chemins de la facilité et de la routine, et aussi les idées reçues, ces ornières qui paraissaient ouvrir un chemin et qui n'étaient que des incitations insidieuses à se fondre toujours davantage dans la masse, à abdiquer toute originalité. Il y avait la spécialisation, jugée nécessaire pour se qualifier davantage pour une tâche déterminée, et dont le développement exclusif atrophiait les autres aptitudes. Et il y avait encore, peut-être surtout, les concessions quotidiennes, petites ou grandes, consenties pour sauvegarder sa tranquillité, assurer son bien-être, gagner des avantages et se concilier des faveurs, dont l'accumulation pouvait finir par détruire tout à fait son originalité et son indépendance.

Alors, existait-il des moyens à mettre en oeuvre pour préserver sa personnalité des atteintes de l'existence et même, autant que faire se pouvait, pour la renforcer et la développer afin de la mettre à l'abri de ces attaques sournoises? Jean proposait d'abord des moyens de défense, des attitudes qu'il fallait adopter, des lignes de conduite qu'il convenait de se fixer:

Garder l'esprit en éveil, ne pas fermer de portes, mais au contraire ouvrir toutes les fenêtres; entretenir sa forme, intellectuelle tout autant que physique, ne pas se laisser aller; conserver son indépendance d'esprit, son esprit critique: n'admettre rien sans l'avoir mis en question d'abord; refuser la démission, ne s'abaisser jamais, devant qui que ce soit; persévérer dans ses tentatives avec ténacité, mais sans obstination; . . . et surtout, ce qui peut-être était le plus important, faire passer l'idéalisme avant le réalisme, une utopie à laquelle on croyait valait cent fois une réalité à laquelle on se soumettait.

Mais Jean sentait qu'il devait être possible d'aller plus loin encore dans ce combat pour sauvegarder son indépendance, son originalité propre. Encore maladroitement, il cherchait à relier par un acte volontaire la personnalité à l'existence même, ce qui la mettrait à l'abri des atteintes qu'elle pourrait en recevoir, et la rendrait proprement indestructible. Pouvait-on intégrer sa personnalité dans sa vie même, en cherchant d'abord pour elle un but à sa mesure, en se donnant ensuite pour objectif de l'atteindre, par la mise en oeuvre de toutes ses forces vives? Ainsi la personnalité trouverait-elle son épanouissement, sa réalisation dans la vie même, qui dès lors ne pourrait plus l'atteindre.

Cette voie exaltante dont il indiquait encore timidement l'existence, Jean pensait aussi qu'elle était bien difficile à déceler, car elle était propre

à chacun. Parmi les hommes, bien peu avaient la chance de savoir la découvrir à temps; et lorsqu'ils pressentaient qu'elle s'ouvrait devant eux, bien peu parmi ces élus avaient le courage et la volonté de lui sacrifier tout pour s'y engager, et pour la suivre jusqu'au bout. Et pourtant, à ce stade de l'évolution de l'existence, refuser cet effort équivalait à abdiquer sa personnalité.

Lorsque «Dammi» avait rendu les devoirs, quelques semaines plus tard, il avait commencé par quelques commentaires désabusés, amers même pour constater que très peu d'élèves s'étaient efforcés de traiter le sujet, soit qu'ils ne l'aient pas compris, soit plutôt qu'il ne les ait pas intéressés.

«En fait, continua-t-il, un seul élève parmi vous a pris le problème à coeur, s'est efforcé de lui donner l'ampleur et le développement qu'il méritait. Je vous le lirai maintenant, non pas pour la forme qui présente bien des faiblesses, mais pour le fond dont l'importance a été très bien soulignée. J'aimerais que ce devoir d'un de vos camarades vous aide à prendre conscience, vous aussi, du bien qui vous est propre, et que vous devez sauvegarder.»

Et Jean avait obtenu, de loin, la meilleure note, la meilleure aussi qu'il ait jamais reçue pour une dissertation. Il était ému, heureux, mais il n'était pas satisfait: le plus difficile ne restait-il pas à faire?

ADIEU L'ATHÉNÉE

Un peu essoufflés, Fernand et Jean se hâtaient de pénétrer dans la cour de l'Athénée. Car ils étaient en retard, ils s'étaient laissés gagner par le temps. C'était le grand jour pourtant, qui devait leur apprendre les résultats obtenus aux épreuves de l'examen de maturité, subies depuis plus d'une quinzaine de jours déjà.

Le dernier trimestre avait passé très vite, en une succession ininterrompue de classes studieuses, d'études à la maison, de révisions et d'exercices d'entraînement. Fernand qui le matin ne sortait vraiment de son demi-sommeil que dans le courant de la seconde heure de classe préférait les longues veillées après le dîner, durant lesquelles le jour si tenace à cette saison se laissait gagner insensiblement par l'ombre du soir et de la nuit. Jean pour sa part avait opté pour les levers très matinaux: par les fenêtres ouvertes de sa chambre il entendait lui parvenir tous les bruits qui annonçaient le début d'une journée, des travailleurs du bâtiment se rendant sur le chantier martelant le trottoir de leurs épaisses chaussures, les premiers tramways qui tournaient en grinçant sur les rails

à l'angle de la rue, et plus tard le laitier qui déposait ses bouteilles devant les portes des grilles. Et pour meubler les silences entre ces agitations matinales, il y avait le pépiement permanent des oiseaux, qui s'étaient sûrement réveillés les premiers. Toutes ces rumeurs pénétraient dans sa chambre sans le déranger vraiment; il respirait l'air frais du matin, des bouffées d'odeurs de verdure et de fleurs lui parvenaient du jardin, des arbres du parc tout proche. Et Jean avait travaillé, appris avec acharnement durant ces belles matinées, tout comme l'avait fait Fernand au cours de ses soirées qui n'en finissaient pas de tomber.

Tout plongé qu'il était dans ses travaux, la préoccupation de sa grande aventure ne l'abandonnait pas. Qu'il était difficile parfois de chasser cette image qui venait s'inscrire sur la page qu'il était en train de lire, cette silhouette derrière laquelle se brouillaient si facilement les caractères du chapitre d'histoire en cours de révision, ou la démonstration de ce problème qui ne savait comment intégrer cette donnée aussi charmante qu'imprévue! Les récréations qu'il s'octroyait parce qu'il s'avouait incapable d'y renoncer, c'étaient les moments de guet sur les points de passage connus, aux heures où il savait par expérience déjà qu'une rencontre était possible. Lorsque son attente n'avait pas été vaine, il rapportait à la maison sa moisson précieuse, un regard amical, un lumineux sourire, parfois quelques paroles échangées. Et dans la préparation de son examen, le plus gros de son effort portait souvent sur l'obligation de chasser de ses pensées, du moins momentanément, ces évocations qui envahissaient son attention.

Pour Fernand comme pour lui cependant, l'examen s'était bien passé, ils avaient l'impression d'avoir assez bien réussi dans l'ensemble; cependant ils attendaient le verdict avec impatience, et ce matin ils étaient arrivés en avance devant la porte encore fermée de la cour de l'Athénée. Il avaient un quart d'heure à tuer, ils étaient partis flâner dans les rues, ils s'étaient mis à bavarder, et l'heure fixée était passée depuis plusieurs minutes lorsqu'ils en avaient pris conscience.

Comme ils se précipitaient vers la salle des professeurs où les élèves avaient été convoqués pour recevoir communication des résultats, la porte s'était ouverte et les premiers jeunes gens étaient apparus, leur mine réjouie attestant qu'ils comptaient parmi les heureux reçus. Mais quel était le sort de Fernand et de Jean? Maintenant qu'ils avaient conscience que déjà ils auraient dû être fixés, ils étaient doublement impatients de savoir, tout de suite. Voici que Monsieur le Directeur paraissait à son tour, il s'arrêtait sur la marche de pierre, et tourné vers la cour il reconnaissait les deux jeunes gens arrêtés à quelques pas de lui. Il

fronça les sourcils, mécontent: «Evidemment, s'exclama-t-il autant pour lui-même qu'à leur intention, ces deux-là ne pouvaient pas faire l'effort d'être au rendez-vous! Sans doute le résultat ne les intéressait-il pas?» Et sans plus s'occuper de Jean et de Fernand assez déçus, il s'éloigna vers la sortie de la cour: il avait déjà pris congé des autres, et ces deux lascars méritaient bien une leçon (une de plus, pensait-il, mais leur profiterait-elle?).

Tous les autres candidats étaient maintenant sortis de la salle, la plupart plaisaient joyeusement entre eux, seuls parmi eux une demi-douzaine restaient agglutinés ensemble, les yeux baissés, silencieux: il n'était pas nécessaire de leur demander le résultat, il se lisait sur leurs visages défaits.

Fernand avait hélé «Jabo» qui bavardait dans un groupe: «Dis-donc, Georges, et nous deux, que devenons-nous?» Georges le regarda étonné, perplexe: «Ma foi, je ne sais rien, le Directeur n'a communiqué que les résultats des présents. . .»

Fernand et Jean s'étaient regardés: cette incertitude allait-elle se prolonger longtemps encore?

Un surveillant venait de sortir, il tournait la clef de la porte de la salle vide et se préparait à partir à son tour; Jean s'aperçut qu'il tenait à la main une grande feuille couverte de noms, il se précipita vers lui. «Pardon, Monsieur Peiting, interrogea-t-il d'une voix anxieuse, pouvez-vous m'indiquer si Turk et moi-même sommes reçus?» Le surveillant connaissait les deux amis, il avait notamment eu le plaisir discutable de les surveiller en retenue, lorsqu'ils étaient en troisième. Il s'efforça de les regarder un moment d'un air impénétrable, comme si cette question ne le concernait pas, comme si elle était en dehors de son entendement. Et ses traits se détendirent brusquement, il eut un large sourire pour leur annoncer joyeusement: «Vous êtes reçus tous les deux, voyez vous-mêmes sur la liste!»

D'un coup, tout avait repris sa vraie place pour les deux amis, ils s'étaient trouvés à égalité dans la joie avec la plupart de leurs camarades, savourant le succès, s'essayant le poids de l'étape importante qu'ils venaient de franchir. Elle était encore plus définitive pour Jean que pour Fernand, qui retournerait encore au cours supérieur, qui se présenterait aux examens universitaires devant certains des professeurs. Mais pour Jean c'était fini, il n'irait plus à l'Athénée, l'université française l'attendait, il allait tourner une page. Il regardait la cour dans laquelle il se trouvait pour la dernière fois, elle lui paraissait toute petite, comme remplie par le gros marronnier au centre, et là-bas dans le coin à côté de l'escalier, il

distinguaient la porte de la classe de sixième où il s'était battu avec Behren, où il avait bavardé avec le gros Raymond Scholtes, où «Nami» l'avait grondé. Il était trop grand désormais, trop vieux pour cet endroit qu'il avait aimé, qui ne voulait plus de lui.

Mais Fernand ne se sentait pas du tout l'âme mélancolique, et sa voix joyeuse avait secoué Jean, en même temps qu'il hélait l'ensemble de ses camarades: «On ne rentre pas tout de suite, décidait-il pour tout le monde, on va d'abord se promener tous ensemble!»

Les malheureux recalés étaient déjà partis, discrètement; il aurait fallu pouvoir les consoler, leur remonter le moral, mais que leur dire? Les autres, presque tous, acceptaient la proposition de Fernand. Eux aussi savaient, pour la plupart, que l'heure de la séparation avait sonné. Ces jeunes gens au milieu desquels ils se trouvaient encore, ils avaient été leurs condisciples durant les sept années de l'Athénée, certains avaient même été assis à leurs côtés sur les bancs de l'école primaire. Ils avaient en commun des souvenirs accumulés durant toutes ces heures d'études, et aujourd'hui même, tout à l'heure, ils devraient se quitter, ils partiraient dans toutes les directions. Pour la dernière fois qu'ils étaient ensemble, ils tentaient de s'accrocher, de retenir ce morceau de leur jeunesse.

Où allait-on se diriger? Ça ne pouvait être une promenade trop longue, chacun voulait rentrer bientôt à la maison, y annoncer la bonne nouvelle. «On passe par la Grand-rue?» suggéra un des jeunes gens. Il y habitait, il y connaissait tous les commerçants: quelle gloire d'y défiler avec les camarades, en ce grand jour!

Et Jean avait eu une idée: «Après, on ira offrir une aubade à ,Pompier'.» Il s'agissait de Monsieur Schroeder, il avait été professeur de latin en première, la seule année où ils avaient été privés de Monsieur Neiers. Il était très populaire dans tout l'Athénée, et la proposition avait été acceptée tout de suite. Sans plus attendre, impatients de bouger et de témoigner leur joie, les jeunes gens étaient partis dans un cortège bien désordonné, remontant vers la Grand-rue la petite ruelle dont ils tenaient toute la largeur, marchant bras dessus bras dessous par petits groupes et se hélant l'un l'autre en plaisanteries bruyantes.

«Jabo», Fernand et Jean avaient reconstitué leur trio, et en passant sous les fenêtres de son domicile, Georges avait levé les yeux. Il avait vu son père et sa mère attirés par le bruit, âgés déjà car il était beaucoup plus jeune que ses deux frères aînés; il leur avait fait un grand signe joyeux, et les deux vieux parents avaient souri, satisfaits: leur benjamin marchait bien sur les traces de ses aînés.



*Le professeur
Emile Schroeder (1939)
(Photo: Jean-Pierre Conrardy)*

Pour franchir le tronçon de la Grand-rue, ils avaient continué à occuper le milieu de la chaussée, obligeant les voitures à s'arrêter le temps de leur passage, et ils avaient entonné le vieux chant estudiantin: «Gaudeamus igitur, juvenes dum sumus. .»

Dans le parc qu'ils traversaient en direction de la maison de Monsieur Schroeder, ils avaient répété plusieurs fois le chœur parlé qu'ils lui destinaient, Jean et Fernand commençant par dire la courte phrase avec l'accentuation voulue, pour que les autres la répètent, afin de pouvoir la réciter ensemble tout à l'heure.

«Mon père est parti se promener avec le chien, il doit être dans le champ derrière la maison.» Une grande jeune femme qui avait ouvert la porte à l'appel de la sonnette se tenait sur le seuil, répondant à la question posée par les jeunes gens massés sur le trottoir derrière la porte du jardinet. Tout de suite, elle avait compris que ces joyeux garçons ne lui voulaient aucun mal.

Grand et fort, Monsieur Schroeder découpait son imposante silhouette au milieu du pré, immobile et comme plongé dans quelque rêverie. Avec surprise, il avait vu arriver vers lui la cohorte de ses élèves, qui marchaient silencieux maintenant, en se tenant par la main, et qui l'avaient entouré d'une vaste ronde. «Pompier» avait consacré une bonne partie du dernier trimestre à l'étude des Catilinaires, de Cicéron; il avait montré à ses élèves la richesse du verbe, la beauté du style,

l'éloquence du grand orateur, et il avait tenu à ce que la traduction qui en était faite conserve au moins une partie de cette élégance emphatique. Il prononçait toutefois son français nuancé en mettant des accents circonflexes sur presque tous les „a“ qu'il rencontrait, tandis qu'il pinçait étrangement en les allongeant les nasales en „en“ ou „an“, qui paraissaient sortir du biniou de quelque barde celté.

Sur un signe de Fernand, le choeur s'était mis à haranguer «Pompier», comme s'il avait été ce misérable qu'il s'agissait de fustiger: «Jusque-z-à quind, Câtilinââ, âbuseras-tu de notre patiince?» Plusieurs fois, le choeur avait répété son apostrophe, que le professeur avait écouté avec un large sourire indulgent, promenant ses regards sur le cercle des jeunes gens.

Surpris par ces paroles menaçantes prononcées avec force par cette foule d'inconnus rassemblés autour de son maître, le petit fox-terrier s'était mis à aboyer furieusement, son trognon de queue en bataille. «Mon maître n'est pas Catilina!» exprimait-il très nettement.

Ensuite, «Pompier» s'était entretenu familièrement avec ses élèves, davantage avec ceux de l'autre section de première, dont il avait été le professeur durant de nombreuses années. A travers sa bonhomie et ses questions bienveillantes sur les projets que formaient les jeunes gens pour leur avenir, un nuage passait parfois dans les yeux de Monsieur Schroeder, une ombre assombrissait son sourire. Il devait penser à son fils aîné, mort stupidement dans un accident voici plusieurs années, aiors qu'il était sur le point de terminer ses études d'avocat.

Mais les jeunes gens ivres de leur succès tout neuf, avides de goûter à cette liberté qu'ils croyaient avoir trouvée, n'étaient guère sensibles à la mélancolie d'un vieil homme face à leur jeunesse, ils avaient pris congé de Monsieur Schroeder. Ils étaient repartis ensemble, mais bien vite ils s'étaient séparés, chacun voulant rentrer chez lui.

Tous les amis qui se quittaient s'étaient promis de s'écrire, une promesse faite de bonne foi, qui tiendrait ce que tiennent les promesses.

* * *

J'ÉTAIS PARMİ VOUS

Mars 1940 . . . On n'était guère que trente mois plus tard, mais tout avait changé. Depuis plus de six mois, Jean vivait en militaire la «drôle de guerre», qui avait pris pour lui le relais de l'ennui des casernes où l'avait plongé son service.

Vers la fin d'une courte permission qu'il passait à Luxembourg, il rentrait chez lui, ce soir-là où ses amis avaient organisé en son honneur une petite fête. A travers les paroles chaleureuses qu'en leur nom Georges Schommer, son Chef Scout, lui avait adressées, il avait perçu le message de confiance et d'espoir que le petit pays où il avait vécu si longtemps lançait à la grande nation qu'à leurs yeux il représentait ce soir.

A ce message qu'il recevait avec une infinie modestie, il avait tenté de répondre en quelques mots tout simples, où son émotion avait percé. Maintenant, parcourant à pas lents les rues en solitaire, son coeur était si plein qu'il aurait voulu chanter, qu'il aurait pleuré peut-être s'il ne s'était pas retenu. Il songeait aussi qu'en réponse à leur témoignage d'affection, il avait parlé à ses amis comme il avait voulu le faire, et que ses amis l'avaient compris.

Mais il n'avait pas exprimé tout, il n'avait pas su.

Autour de lui, marchant à son pas, ils étaient réunis tous cette fois, ses amis proches d'abord, ses frères scouts, mais aussi ses camarades, ses condisciples et même ceux qu'il avait perdus de vue, qu'il ne reverrait plus jamais peut-être. Il y avait là Jabo, son grand ami d'études, le petit Behren avec qui il s'était battu, le bon gros Scholtes qui voulait le voir recalé en sixième avec lui, Herkenrath qui allait devenir prêtre et dont il s'était moqué, Lambotte son rival heureux en français, et même le gentil Pitti qui avait disparu à jamais. Et derrière eux marchaient tous les autres, les enfants et les adultes, les jeunes et les vieux, même ceux sur lesquels il ne savait déjà plus poser un nom.

Il avait vécu avec eux qui l'avaient reçu, accepté comme un des leurs, et tous avaient contenu une parcelle de lui-même, dans ce pays qui l'avait adopté, qui avait été le sien durant ces dix longues années de son adolescence.

Maintenant, oui, maintenant il savait ce qu'il aurait dû dire à ses amis tout à l'heure, ce qu'il aurait voulu crier à cette cohorte invisible, dans le silence de la nuit: «J'étais parmi vous . . .»